

CRITIQUE, danse. OPÉRA DE DIJON, le 4 mai 2026. Angelin PRELJOCAJ : HELIKOPTER (2001 / Stockhausen) / LICHT (2025, Laurent Garnier / Korgis), Compagnie Angelin Preljocaj

En offrant à sa chorégraphie HELIKOPTER de 2001,
un prolongement complémentaire créé en 2025
[LICHT], Angelin Preljocaj réalise un sans fautes...
C'est un diptyque fascinant où un hédonisme
sensuel magistralement esthétique, complète la
vitalité mécanique d'un Stockhausen plus
visionnaire que jamais...

L'Opéra de Dijon sélectionne le meilleur de la création
chorégraphique récente... affichant ce ballet lumineux et
vertigineux, dans le prolongement de sa création au Théâtre de
la Ville à Paris en avril et mai 2025.

Lumineuse radicalité

Dans HELIKOPTER, le souffle vrombissant des hélices motorisées
nourrissent pour tout préalable, une rumeur mécanique
constante que le crissement modulé des cordes survoltées,

crépitanes du Quatuor Arditi [enregistrement de 1995] ne cessent de réactiver. Leurs glissandi permanents rend audible le cœur battant des turbines volantes.

Commandée en 2001, la chorégraphie de Preljocaj n'a rien perdu de sa fascinante motricité. D'autant que les 6 danseurs en formations changeantes continues expriment au plus près l'écriture polyrythmique de Stockhausen ; ils puisent du chant de l'hélico ainsi détaillé [précisément les pales de 6 hélicoptères en rotation constante] leur élan vital. Chaque corps incarne une pulsion quand le groupe manifeste la vitalité de la texture sonore unifiée comme un organisme en développement.



Stockhausen décédé en 2007
façonne ainsi le bruit de la machine ; à travers le moteur de l'hélicoptère, son bruissement continu, le compositeur capte chaque cellule sonore dont il déduit une multitude d'accents, l'élan primitif qui électrise et met en mouvement. En découlent

musicalement, cette succession de couches et de plans sonores, retraits par synthétiseurs, multipliant rythmes superposés, fourmillantes cellules sonores distinctes et simultanées, accents éparses puis réunifiés comme autant de vibrations actives.

Ce travail dans le micro détail recrée une parure scintillante de micro notes, mosaïque de particules, chacune exprimant le flux, la transmission continue de la pulsion originelle ... Stockhausen réinvente ainsi l'écriture musicale et la texture sonore révèle jusqu'à l'échelle de l'atome ; chaque particule crée une constellation et des galaxies simultanées, dans un vertige spatiale et temporel... tout ce qui se manifeste dans l'oscillation continue du moteur d'un hélicoptère, la vibration de ses pales en étant le cœur axial et le

ronronnement matriciel.

Face à ce sommet musical, le chorégraphe répond point par point : la danse permettant à la musique d'engender son propre espace. A la radicalité de la musique, le chorégraphe va « jusqu'à l'os du mouvement » [dixit Preljocaj lui même] ... voilà en quoi le ballet revêt une immersion essentielle. En interrogeant ce qui produit le mouvement et l'aimantation des cellules, le ballet questionne la danse, sa forme comme son sens. Rare les ballets contemporains suscitant un tel choc sensoriel et spirituel.

Flux permanent de décélérations et d'accélération, de mises en marche puis de pleine puissance, les cris de l'hélico produisent une tension motorisée qui électrise le mouvement des corps. Ce jeu collectif permanent exprime idéalement le souffle explorateur, ce sens du défrichage sans limite qui inspire le compositeur de 80 ans, éternel visionnaire [et même selon Preljocaj, « *grand père de l'électro* »].

Dans l'entretien filmé qui est diffusé à la fin de ce tableau motorique, les deux créateurs, Preljocaj et Stockhausen parlent ensemble, échangent leur admiration pour l'écriture de l'autre, évoquent conjointement l'idée d'une activité certes éclatée, plurielle, qui pourtant, malgré ses syncopes et fonctions mécaniques démultipliées, relève d'une unité structurelle, celle d'un organisme unique qui rétablit l'idée d'un cycle et d'un développement organique.

LICHT, une certaine corporalité du

paradis

On pensait avoir atteint un climax dans cette première partie.

C'était compter sans la 2ème partie : « **LICHT** / lumière » ,

variation plus
voluptueuse à la
sensualité animale et
même reptilienne, et qui
est donc une réponse
conçue en 2025, tout en
élégance et raffinement,
au volet qui a précédé.
La séquence accentue plus
encore l'unité et la
cohésion organique des
corps ; les couples
s'aimantent alors ; à 3,



à 4, à 2, les groupes se forment, se croisent dans une
synchronisation millimétrée et dans un esthétisme gestuel
enivré et libre... La danse ainsi s'organise, se synchronise
portée par la bande sonore élaborée par le DJ **Laurent Garnier**.

Surpuissante et féérique, la musique sait se déployer dans
l'espace avec citation d'un sommet de la pop new wave des
années 1980 signé du groupe britannique Korgis [« *Everybody's
got to learn sometime* », et sa phrase amorce désormais
mythique : ... « *Change your heart* »]. Photo : Licht / Angelin

Preljocaj © JC Carbonne

Produisant alors cette vision du paradis dont parle clairement
Stockhausen dans sa conversation filmée avec Preljocaj, où les
12 danseurs sous une lumière de plus en plus dorée, émergeant
de 3 cadres circulaires [les cellules originelles?], sont
comme des corps renaissants, revivifiés ; occupant peu à peu
la scène, ils évoquent l'âge d'or, recomposent une manière
d'Olympe, dieux et déesses humanisés, aux corps sculpturaux

avant que, électrisés par la musique de **Laurent Garnier**, les corps en mouvement synchronisés expriment visuellement le bouillonnement nucléaire, la vitalité même de la vie, dans une simultanéité pulsionnelle dont la suractivié fragmentée, réalise aussi des jalons synchronisés superlatifs ; ces corps exultent dans le même rythme, sur le même souffle, riches en effets collectifs saisissants.

En partant du bruit mécanique décortiqué jusqu'au dernier tableau, vision paradisiaque où l'humain apporte sa propre organisation organique, le parcours HELIKOPTER / LICHT est un voyage riche en vertiges éblouissants et l'effervescence esthétique du spectacle découle de la mise en dialogue des deux parties de ce diptyque fascinant. Magistral et jubilatoire. Encore une date à l'Auditorium Opéra de Dijon, **ce soir 5 mai 2026, 20h :**
<http://opera-dijon.fr/fr/au-programme/calendrier/saison-25-26/helikopter-licht/>

agenda

Prochains événements à l'Opéra de Dijon [sélection / temps forts de classiquenews] :

Présentation de [la nouvelle saison 26 27, mer 20 mai 2026, 19h, Auditorium](#) – entrée libre sous réserve des places disponibles

Jeudi 28 mai 2026
[Il nous faut de l'amour / Idylle](#)

Compte-rendu, opéra. Paris, Opéra Comique, le 17 nov 2018. Stockhausen : Donnerstag aus Licht. Pascal /Lazar

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra Comique, le 17 novembre 2018. Karlheinz Stockhausen : Donnerstag aus Licht. Maxime Pascal, direction musicale. Benjamin Lazar, mise en scène. Production automnale contemporaine d'envergure à l'Opéra Comique. L'orchestre Le Balcon dirigé par Maxime Pascal s'attaque à une œuvre monumentale de la musique du XXe siècle, le premier volet du cycle Licht du compositeur allemand Karlheinz Stockhausen, Donnerstag. Benjamin Lazar a le défi de mettre en scène l'histoire du jeudi de Saint Michel Archange. Malgré l'excentricité inhérente à l'oeuvre, et les déséquilibres de sa réalisation parisienne, cette 4e production depuis sa création en 1981 est un véritable exploit, caressant plus l'intellect que l'ouïe.

Stockhausen et son œuvre d'art totale...



Karlheinz Stockhausen est une figure emblématique dans l'histoire de la musique, particulièrement grâce à ses innovations dans la musique électronique. Celui qui fut élève de Messiaen, le seul compositeur publiquement vanté par Pierre Boulez de son vivant, une influence avérée pour des profils bien différents tels que Miles Davis, Herbie Hancock, Frank Zappa, Jefferson Airplane, Björk... est un des compositeurs d

« avant-garde » a avoir pu toucher un plus grand public. La cohérence dans ses recherches musicales et procédés tout au long de sa trajectoire fait de lui une figure cohérente et intègre, malgré les nombreuses controverses durant sa vie ayant à voir avec différents aspects métaphysiques voire carrément ésotériques, confondants, de sa personne. Beaucoup d'ancre a coulé et coule encore à ses sujets, nous essayerons de nous limiter aux aspects les plus concrets de la production parisienne de son premier opéra du cycle Licht, Donnerstag, en Salle Favart.

Ce premier volet monumental est un opéra en trois actes (avec prélude et postlude) pour 14 solistes, chœur, orchestre et musique électronique. Il « raconte » l'histoire de Michael, sorte d'avatar transfiguré de l'Archange Michaël dans la tradition judéo-chrétienne-islamique... Sa mère Eve, et son père Lucifer. Chaque personnage est triplé, instrumentiste-chanteur-danseur. Et chaque acte est une terroir fertile à l'expérimentation Stockhausienne. Si du deuxième acte nous gardons le souvenir de l'absence totale des chanteurs, comme nous gardons le souvenir curieux mais éphémère des dispositions des artistes lors des mouvements extérieurs de l'oeuvre, joués à l'extérieur de la salle et même dans la rue ; nous retenons surtout l'audace lumineuse et parfois longue du troisième.

L'acte le plus équilibré et à notre avis le plus impressionnant aux niveaux musicaux et artistiques est donc le 1^{er}, où nous pouvons apprécier le meilleur Stockhausen lyrique et instrumental. Les grands chefs de file sont les instrumentistes, L'Eve d'Iris Zeroud au cor de basset, ensorcelante, le Lucifer de Michel Adam au trombone, et surtout le Michael d'Henri Deléger à la trompette, spectaculaire. Sans oublier le piano millimétrique et endiablé d'Alphonse Cemin. Mais n'oublions pas les excellentes prestations des chanteurs, commençant par l'Eve de la soprano Léa Trommschlager, dramatique et agile à souhait, puis le

Lucifer de la basse Damien Pass, d'une étrange et captivante prestance, avec un gosier capable d'englober, et le Michael bouleversant d'humanité du ténor Damien Bigourdan. 3e partie du triumvirat, et pas du tout négligeable, les danseurs. L'Eve de Suzanne Meyer est un mélange de coquinerie et de gêne, le Lucifer de Jamil Attari est presque trop alléchant dans sa prestance et ses mouvements. Finalement le Michael d'Emmanuelle Grach est un des points forts de la représentation avec une heureuse combinaison de naïveté et tonicité.

Le jeune et prometteur Maxime Pascal est à la direction musicale de l'orchestre Le Balcon, mais aussi l'orchestre de cordes du Conservatoire de Paris et le jeune chœur de Paris, c'est un capitaine inspirant ! Nous le félicitons pour le défi relevé lors de ces 5 heures de représentation, et nous le soutenons dans sa démarche créatrice. Son collaborateur Benjamin Lazar à la mise en scène, a pu, nous semble-t-il, s'accorder aux intentions et du chef et du compositeur, tout en ayant conscience du lieu et du public. Il signe donc une mise en scène redoutable de beauté, pour un opus de ce genre, avec un dispositif scénique et lumineux intéressant mais surtout hautement efficace. Distinguons les lumières époustouflantes de Christophe Naillet (notamment au troisième acte), les costumes et décors d'Adeline Caron, ou encore les réalisations vidéos de Yann Chapotel. Félicitations encore aux artistes engagés, et à la direction de l'Opéra Comique pour sa volonté de garder et davantage révéler l'audace et l'innovation inscrites dans l'ADN de l'institution depuis sa création. A bientôt peut-être pour un autre volet du cycle Licht de Stockhausen.

Illustration : Opéra Comique / DR